

LIVRES

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

C'est une année placée sous le signe de la lumière de Claude McKay. Coup sur coup, deux manuscrits inédits de ce Jamaïcain devenu Américain, figure de proue de la Harlem Renaissance, mouvement des années 1920 qui a vu s'épanouir la littérature, la musique et les arts plastiques afro-américains, sont en France.

Ces fraîches nouvelles de McKay, mort avant ses 60 ans et sans trop le sou en 1948, devraient ravir les passionnés de *Banjo*, roman culte et surnom de son héros, un musicien noir américain en quête de plaisirs et d'aventures, qui déboule sur le port de Marseille en 1929 sur une cadence tout à la fois de jazz et de blues, plongeant dans les bas-fonds, à la rencontre des marins, dockers, prostituées, maqueureux, voyous, irradiant dans la vie des petits gens et des immigrés échoués dans la cité portuaire. «*Ce fut un soulagement que d'aller vivre à Marseille parmi des gens à la peau noire ou brune qui venaient des États-Unis, des Antilles, d'Afrique du Nord et d'Afrique*

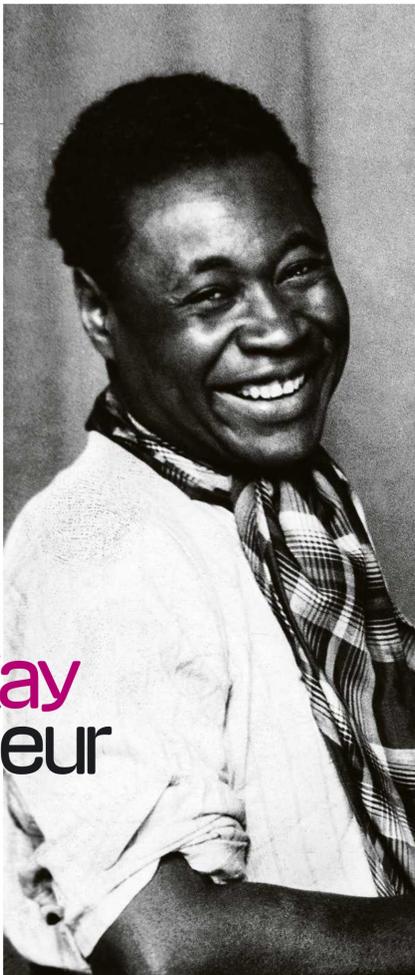
occidentale, écrivait-il dans son autobiographie (*Un sacré bout de chemin*, André Dimanche, 2001). [...] *C'était bon de sentir la force et la différence d'un groupe social, et d'avoir la certitude d'en faire partie.*»

Ce sont des petites maisons d'édition indépendantes qui ont pris le risque de traduire ces deux textes découverts pour les rendre disponibles en français. Début juin, Héliotropismes, éditeur marseillais né en 2017, publiait *Romance in Marseille*, texte rédigé entre 1933 et 1934, alors que McKay coalita des jours heureux à Tanger, au Maroc. Il fut langement écho à *Banjo* car il se situe aussi sur le Vieux-Port et dans le quartier de la Fosse, mais il est moins descriptif de la ville. En septembre, les Nouvelles Éditions Place ont sorti les *Brebis noires de Dieu*, roman qui a pour cadre un Harlem effervescent et plutôt bourgeois, préoccupe par l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini et qui tente de récolter des fonds pour soutenir l'empereur. L'écrivain a travaillé sur ce projet-là en 1941, alors qu'il était rentré en 1934 aux États-Unis après presque douze ans d'expatriation en France, en Espagne et au Maroc. «*Difficileurs, puisque il ré-*

digea le roman dans le Maine, souligne Jean-Christophe Cloutier et Brent Hayes Edwards, les deux universitaires qui ont signé l'introduction à l'édition américaine, les *Brebis noires de Dieu* a l'improbable distinction d'être l'unique roman qu'il ait jamais écrit sur le sol américain – Quartier noir, Banjo et Banana Bottom ayant tous été produits de l'autre côté de l'Atlantique.»

Le blues puis le jazz dans la poésie

Un élan de remise à la lumière des textes de figures noires majeures se déploie manifestement entre-Atlantique et en France. Le *Visage de pierre* de William Gardner Smith (1927-1974) en est un bel exemple, qui a été réédité en juillet chez la New York Review of Books et qui existe enfin en français grâce à Bourgois (*lire page 34*). De même, Seghers a eu la bonne idée de ressortir ce journal en français grâce à Bourgois (*lire page 34*). De même, Seghers a eu la bonne idée de ressortir ce journal en français grâce à Bourgois (*lire page 34*). De même, Seghers a eu la bonne idée de ressortir ce journal en français grâce à Bourgois (*lire page 34*).



Claude McKay en 1926. PHOTO BÉRENICE ABBOTT GETTY IMAGES

Claude McKay

Le bourlingueur de Harlem

Les Nouvelles Éditions Place et la jeune maison Héliotropismes publient «les Brebis noires de Dieu» et «Romance in Marseille», deux romans de l'auteur né en Jamaïque en 1889 qui ont été retrouvés après de nombreuses péripéties. Ils contribuent à la remise en lumière en France de textes d'écrivains noirs américains majeurs.

CLAUDE MCKAY
LES BREBIS NOIRES DE DIEU
 Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Baptiste Nauly.
 Nouvelles Éditions Place, 317p., 22 €.
ROMANCE IN MARSEILLE
 Traduit de l'anglais par Françoise Bordarier et Geneviève Knibbier, Héliotropismes «Harlem Shadows», 182pp., 21 €.



Ces fraîches nouvelles de McKay, mort avant ses 60 ans et sans trop le sou en 1948, devraient ravir les passionnés du roman culte «Banjo».

Les deux fictions de Claude McKay oubliées, voire inconnues, avaient été refusées par les éditeurs à l'époque où l'écrivain les leur avait soumis. Il existe des traces de ces refus dans sa correspondance par ailleurs en voie de publication américaine. La Bostonienne E. P. Dunton qui avait publié son précédent et ambitieux ouvrage documentaire *Harlem: Negro Metropolis* en 1940 et payé une avance pour le suivant, rejeta sans appel le manuscrit des *Brebis noires de Dieu*. Le président lui-même lui écrivit une lettre définitive en disant qu'il le jugeait «mauvais».

Premier roman brûlé en 1927

Tous les écrivains n'ont pas le même attachement à leurs écrits. Certains conservent papiers, moult corrections et versions. L'existence de Claude McKay, voyageur impatient, montre qu'il ne s'occupe pas de reliques de l'ouvrage du passé. Il ne montra nulle part son intention de revenir sur ses anciens projets, autant pour sarder près de la place de Clichy, les déboires de papers qui le feront revenir à New York avec un quart de dollar en poche, quand il en était parti avec 7 dollars. Il décrit avec trucidance les personnages qu'il croise et les mé-saventures qui lui tombent dessus. «*C'est Moupassant, je crois, qui m'a donné le désir de devenir écrivain, et d'écrire des récits de la vie des noirs si vrais qu'on les lise à l'étranger – même après ma mort*», écrit-il dans *The Big Sea*.

Un dockeur aux Hamides noires

Le personnage principal de *Romance in Marseille* est inspiré d'un dockeur nigérian que McKay avait rencontré, Nelson Simson Bede. Il s'était embarqué clandestinement sur un bateau de la compagnie marseillaise Fabre vers New York. Il était demeuré dans la salle de refroidissement des moteurs, il avait eu les jambes gelées puis amputées. En janvier 1928, Claude McKay avait écrit au patron de la compagnie, le marchand de cendrier son prochain roman sur l'existence vagabonde des noirs du monde entier qu'il avait pu rencontrer à Marseille et du sortidaire traitement de certains, en particulier si Bede n'était pas rapidement sorti de prison et rapatrié sans conditions. La fable se retrouve aussi amputée des deux jambes après une traversée clandestine. «*C'est un roman qui montre le fonctionnement du capitalisme moderne avec toute sa cruauté*», dit Armando Coe. Il aborde aussi «*audacieusement des thèmes jusque-là absents des écrits de la Renaissance de Harlem, comme un prélude à la littérature queer*».

Le manuscrit des *Brebis noires de Dieu* provient d'une autre source... Il a été retrouvé en 2009 dans les papiers de l'éditeur américain Samuel Roth. «*Caché dans les archives de Roth, le roman libérna, déraciné de sa provenance originelle*», écrivent Jean-Christophe Cloutier et Brent Hayes Edwards, ajoutant que sa publication est «*une cause de réjouissance autant qu'un événement littéraire monumental*». L'éditeur français qui a décidé de le publier n'est pas un vrai nouveau venu. Les Nouvelles Éditions Place sont les héritières d'une *Suite page 34*

Étrange prophétie, qui se vérifie aujourd'hui pour lui comme pour d'autres. Et Langston Hughes appréciait tellement les textes de Claude McKay qu'il raconte lui avoir proposé de venir lui rendre visite à Toulon où l'auteur de *Banjo* a vécu aussi quelque temps. Mais Langston qui s'est endormi dans le train qui roulait vers le sud de la France en provenance de Venise, s'est fait voler son passeport en encaissant pourtant épinglés dans la poche intérieure de son manteau, et il est retrouvé coincé à Gènes. D'où il repartit directement à bord d'un bateau pour la Grosse Pomme.



Claude McKay à Estaque. YALE UNIVERSITY LIBRARY

Suite de la page 33 Longue tradition éditoriale familiale depuis la Bibliographie des auteurs modernes de langue française lancée en 1928 par Hector Talvart et Joseph Place. Depuis 2014, Cyrille Zola Place, neveu de Jean-Michel Place qui avait créé une maison d'édition portant son nom en 1974, cherche avec sa maison «à décloisonner les genres et les thèmes». Il publie ainsi, en même temps que les *Brebis noires de Dieu*, *Métapoèmes* du poète Matthieu Messagier disparu en juin. Il prévoit aussi la réédition de la *Revue du monde noir* pour le printemps prochain et la traduction de *The Practice of Diaspora : Literature, Translation, and the Rise of Black Internationalism* (2003) de Brent Edwards, l'artisan de la publication de Claude McKay datant de 1941.

Communistes orthodoxes blancs

L'histoire complexe des *Brebis noires de Dieu* projette à Harlem, où vient d'arriver un émissaire de l'empereur éthiopien qui cherche des fonds pour repousser l'invasion de l'armée italienne en 1935; cause que se disputent deux associations, l'Une noire, l'autre blanche. C'est une satire de la communauté afro-américaine qui a réussi comme de l'aveuglement des communistes orthodoxes blancs à vouloir tout noyauter. McKay, qui avait passé six mois en 1922 en Russie avant de prendre ses distances avec le communisme, le tourne en autodérision, tout en abordant de nombreux thèmes sérieux sur la guerre, le racisme, les minorités, la diversité sexuelle.

«Ce qui m'a plu, c'est cette liberté qu'il a de pouvoir à la fois se moquer des noirs, se moquer des blancs, et d'aborder tous les sujets de manière non idéologique grâce à des décalages», estime Cyrille Zola Place. «La terre promise de McKay, dit aussi Armando Coxé, c'est toujours la marge.» A la fin du roman, l'idéologie soviétique antitrotkiste, sans états d'âme sur la méthode, se retrouve dans une cérémonie tribale en plein Harlem... et piégé qui croyait piéger. On entendrait presque rire Claude McKay. ▶

William Gardner Smith, Paris est une défaite Un Afro-Américain découvre en 1961 le racisme anti-Arabo

«H eureux que tu sois ar-rivésain et sauf à Paris, Simeon. J'aime bien voir les petits gars s'affranchir des emmerdes. Une victime de moins. Ah, si on pouvait déplacer toute la population noire des States!» L'homme qui l'interpelle à la terrasse du Tournon, Babe, est une «montagne noire dotée d'un visage en forme de lune» et il vit à Paris depuis dix ans. Simeon Brown, lui, à peine trentenaire, bandeau noir sur un œil, vient de débarquer. Le peintre a fui Philadelphie, sa violence et son racisme. Ainsi commence le *Visage de pierre* du journaliste et écrivain afro-américain William Gardner Smith.

Le livre date de 1963 mais sort en français seulement cette semaine, alors qu'il se déroule à Paris. Si son éditeur français au début des années 60 avait loué le courage du texte, il avait dit ne pas pouvoir le publier. Soixante ans après le massacre des Algériens du 17 octobre 1961, la première fiction écrite sur ces événements est enfin disponible. Autre signe d'une époque qui exhume des textes de grandes figures noires oubliés, il a tout juste été réédité aux Etats-Unis, en juillet, chez New York Review of Books Classics, avec une préface de l'essayiste Adam Shatz.

Tabassage. Il flotte un parfum d'ingénuité et de légèreté au début du *Visage de pierre*. Les premiers pas de Simeon à Paris ont un air de douce bohème. Il navigue entre les clubs de jazz, les restaurants à Montmartre ou sur les Champs, une petite librairie vers Odéon, ou le casino à Enghien. Grâce à Babe, il a vite sympathisé avec



William Gardner Smith. D. BERRETTY, GAMMA, GETTY

d'autres expatriés américains, un trompettiste, un écrivain (un certain James Benson, inspiré de Chester Himes). Il tombe aussi sous le charme de Maria, une juive polonaise dont la famille a péri dans les camps et qui rêve d'être actrice. Surtout, les Français traitent l'exilé avec un respect qu'il n'a jamais connu aux Etats-Unis. Au fil des flash-back, on découvre l'apprenti de son enfance dans un quartier pauvre de Philadelphie, les insultes raciales, la violence des rues, l'agression qui lui a coûté un œil, le tabassage dans un poste de police. Et si Simeon a pris la décision d'émigrer, c'est parce qu'il allait finir par tuer un homme, confie-t-il à Babe. Dans sa chambre, il s'échine sur une toile pour parvenir à représenter la haine du racisme, ce fameux «visage de pierre» qu'il a trouvé chez ses agresseurs, Chris le premier, à qui il doit son bandeau de pirate.

«C'était un visage d'une froideur inhumaine, aux yeux ternes et sadiques, à la bouche mince, aux mâchoires serrées, à la peau d'une pâleur mortelle. La face de Chris était parfaitement inexpressive; elle trahissait une âme de pierre.»

Un jour, près d'un bar parisien, Simeon se retrouve pris dans une altercation avec Hossein, un Algérien, et ils sont embarqués au poste. L'Américain est relaxé et un policier le raccompagne même à la sortie en disant : «Vous ne les connaissez pas, les Arabes. Toujours à voler, à se battre, à se bagarrer, à taillader, à tuer. C'est une vraie calamité. Vous êtes étranger, vous ne pouvez pas savoir.» C'est comme si on lui tendait un miroir inversé: les Algériens sont en butte au racisme et aux violences abusives, comme les Noirs le sont dans son pays. Le lendemain, un ami d'Hossein lui crié: «Hé, ça fait quoi d'être

un homme blanc?» Et il insiste: «Ici, c'est nous, les négros! Tu sais comment les Français nous appellent? Bicot, melon, raton, nor'af. Ça veut dire "négro" en français.» Devenu ami avec Ahmed, qui va bientôt rejoindre le FLN, Simeon se prend d'empathie pour les indépendantistes algériens. Pour ses compatriotes noirs, il vaudrait mieux pas. «Un noir a déjà assez de problèmes sur les bras pour ne pas se mettre à défendre des blancs», lui dit Babe. Noirs, Arabes ou juifs, chacun sa lutte en somme, ce que Simeon refuse.

L'auteur, William Gardner Smith, né en 1927 à Philadelphie, a fait des études de lettres avant de devenir journaliste au *Pittsburgh Courier*, un hebdomadaire afro-américain. Son premier roman publié après son service à Berlin, *Le Dernier des conquérants*, met en scène une idylle entre un noir américain et une Allemande. Malgré son succès, Smith décide d'aller vivre en Europe avec sa femme et ils atterissent en 1951 dans le Quartier latin. Rue Monsieur-le-Prince, ils retrouvent Richard Wright qui a émigré depuis 1946, et de nombreux compatriotes qui ont traversé l'Atlantique pour ce sanctuaire contre la discrimination.

«Les écrivains Wright, Baldwin, Himes, Smith et Richard Gibson, le dessinateur Ollie Harrington, les peintres Larry Potter, Beauford Delaney, Herb Gentry, Walter Coleman et d'innombrables musiciens de couleur furent ainsi, dans les années cinquante, une véritable colonie noire à Paris, vivant souvent en marge de la troupe de leurs compatriotes blancs», écrit Michel Fabre dans la *Rive noire* (1). Smith trouve un travail à l'AFP et traîne beaucoup avec Ches-

ter Himes et Ollie Harrington au Tournon, devenu après le Monaco le repaire des cultureurs noirs. Comme le raconte Adam Shatz, frappé par le racisme anti-Arabo, Smith écrit un article dès novembre 1954 sur l'oppression des Algériens pour le *Pittsburgh Courier*. Michel Fabre constate (1): «Jusqu'à la guerre d'Algérie, l'image de la France libérale aura éclipsé celle de la France coloniale.»

Masochisme. Commencé sous le signe de la liberté, le *Visage de pierre* montre qu'elle ne peut pas se vivre, en tout cas pour Simeon, quand elle n'a pas de sens pour tous. La question n'est pas identitaire, c'est la conscience et l'action qui peuvent répondre à l'injustice de l'oppression. Simeon décide de rentrer au pays pour soutenir les militants des droits civiques. Babe ne le comprend pas: «Alors comme ça, tu vas être un héros. Moi j'appelle ça du masochisme. De la prétention aussi. Quel bien vas-tu faire une fois là-bas? Tu vas changer les choses? Devenir un leader ou un truc de ce genre?» William Gardner Smith n'est jamais retourné aux Etats-Unis, il a succombé à un cancer près de Paris en 1974 à 47 ans. ▶

(1) Michel Fabre, *La Rive noire. Les écrivains noirs américains à Paris 1830-1995*, André Dimanche éditeur «Rive noire», 1999.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

WILLIAM GARDNER SMITH

LE VISAGE DE PIERRE

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Eric Matthieu-Brice, Christian Bourgois, 320 pp. 21 € (ebook : 13,99 €).

POCHES



ANNE PAULY
AVANT QUE
J'OUBLIE
Verdier «poches»,
182 pp., 8,50 €.

«Dans le miroir de l'ascenseur, nos gueules d'adultes, défaites. Coucou l'impact de la mort, bisous. Et la plus-que-certitude, en étant côte à côte, chacun avec sa part de gènes, qu'on était bien les enfants du défunt.»

PIERRE PACHET
AUTOBIOGRAPHIE
DE MON PÈRE
Préface de Yannick Heanel, Autrement
«Les grands romans»,
128 pp., 10 €.



«Mon nom est Simcha, qui veut dire "joie" en hébreu. Je ne peux m'empêcher de le rapprocher de celui d'un de mes illustres contemporains, auquel je pense avoir tant à reprocher, Sigmund Freud : car tel est aussi, à peu près, le sens de son patronyme.»

ROMANS

FRANÇOIS CAILLAT
LA VRAIE VIE
DE CÉCILE G.
Gallimard «Infini»,
166 pp., 18 €
(ebook : 12,99 €).



Le narrateur, Denis, rencontre Cécile G. en 1964, du côté du parc Monceau. Ils ont 13 ans. Il n'oublie jamais ce premier amour et au fil du temps, revient souvent 35, rue Logelbach, où elle habite. Il enseigne l'histoire à des collégiens, elle est devenue mannequin, ce n'est pas le même monde. A 40 ans, il trouve enfin un équilibre en changeant de métier et en épousant une Albanaise qui croit en ses dons d'écrivain. Ils ont une fille, Cécile est mariée, elle a un petit garçon qu'elle a appelé Denis. Serait-il enfin possible qu'ils avancent «dans la vie d'un même pas»? Commencé sous les auspices de Patrick Modiano avant de se diriger calmement vers les vertiges de l'obsession, le premier roman d'un cinéaste. **Cl.D.**

en Haute-Loire, Voyage avec un âne dans les Cévennes, puis, très vite, Robert Louis Stevenson s'éloigne avec l'ânesse Modestine. Le présent roman reconstitue son séjour à l'hôtel de Madame Guitté, gardé par un perroquet, où le voyageur de 28 ans à la fin de l'été 1878 dort et prend ses repas. Ses interlocuteurs sont un conducteur des ponts et chaussées, un ingénieur et un clerc de notaire, chacun représentant une opinion politique. Trois femmes tiennent l'établissement, dont Fonsine, 16 ans, qui a appris à lire et à écrire avec la béate du village (la célibataire chargée de l'instruction religieuse des enfants), et se passionne pour les Misérables. L'auteur procède avec l'intime connaissance de la région et la poésie de l'imagination, «dans ce récit tout est inventé, même ce qui est vrai». Et il montre comment l'Écosse est confronté à la coexistence de la langue d'Oc et de la langue française. **Cl.D.**

l'avant-propos alerte du volume qui réunit ses chroniques, «on est toujours le sujet de quelqu'un d'autre». Les pressions politiques existent-elles? Pas vraiment car les dirigeants savent que le procédé s'éventrerait et que cela leur nuirait. En revanche certains ont leurs méthodes pour faire passer leur mécontentement: Nicolas Sarkozy alterne le compliment et la tacle face à ses interviewés. Les billets sont classés de façon thématique: «Les nouveaux mots de la politique», «Le Mystère macroniste». Les titres des chroniques, eux aussi ciselés, sonnent déjà pour certains comme des vestiges. Exemple: «Va-t-on vers une Jospin-Mania»? **V.B.-L.**

ESSAI

FRANÇOISE D'EAUBONNE
NAISSANCE DE
L'ÉCOFÉMINISME
Texte présenté
et commenté
par Caroline Lejeune,
PUF, 96 pp., 10 €
(ebook : 7,99 €).



Françoise d'Eaubonne est une des icônes féministes de Mai 68, cofondatrice du Fhar (Front homosexuel d'action révolutionnaire) et du MLF (Mouvement de libération des femmes), au sein duquel elle anime dès 1972 le groupe «Ecologie et féminisme», qui

défend l'idée selon laquelle l'écologie, si elle est «la science qui étudie les rapports des êtres vivants entre eux et le milieu physique où ils évoluent», doit nécessairement comprendre «le rapport des sexes et de la natalité qui sensu». Dans les années de l'après-Mai, on n'a pas porté une attention suffisante à ce que pouvait avoir de fécond et d'explosif, du point de vue théorique, so-

cial et politique, le fait de rapprocher, jusqu'à leur trouver une matrice commune, la domination exercée sur les femmes et l'«arrondissement» destructif imposé à la nature. Aujourd'hui, au contraire, l'écoféminisme – terme que Françoise d'Eaubonne est la première à employer en français – revient comme une grande vague, obligeant tant l'écologie que le féminisme à comprendre leur propre convergence – par quoi s'ouvre, écrit Caroline Lejeune, de nouveaux «champs de possibilités politiques et théoriques». Le texte avant-gardiste ou «prémoniteur» présenté ici, «Le temps de l'écoféminisme» est le chapitre central de l'ouvrage de Françoise d'Eaubonne paru en 1974, Le Féminisme ou la mort. **R.M.**

CHRONIQUES

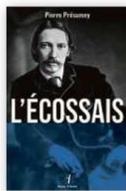
FRÉDÉRIC SAYS
BILLETS POLITIQUES.
SUR LE FIL
DU QUINQUENAT
Bouquins,
360 pp.,
19 € (ebook : 12,99 €).



Il doit écrire trois cents billets par an: «Les bons jours, le sujet est fixé à 15h. Les mauvais, ce peut être 18 ou 19h.» Ensuite il faut écrire la chronique qu'il lira à l'antenne de France Culture le lendemain. Du lundi au vendredi, Frédéric Says, né en 1987, présente à 8h16 (que de chiffres, décidément) son «billet politique». Cette mission acceptée en 2016 doit être remplie avec objectivité, mais comme l'écrit le journaliste dans

le livre est né de l'idée «de raconter le monde depuis ce que personne ou presque ne voit, mais qui nous détermine cependant, au plus haut point». C'est le cas des animaux invisibles que Gabi Martinez classe en trois catégories: «Légendaires, disparus, ou bien vivants mais difficilement observables». En quinze ans, il suit les traces de six d'entre eux répartis sur quatre continents: le bec-en-sabot eu Ouganda, le corail de la Grande Barrière en Australie, le moa en Nouvelle-Zélande, le «myrthe dénommé yéti» au Pakistan, le tigre coréen et le tapir qui reçoit au Venezuela le nom de danta. Chacun raconte un pan de notre humanité et permet de parler d'écosystèmes disparus, de préservation et de peuples façonnant autour de ces «animaux mys-

PIERRE PRÉSUMEY
L'ÉCOSSAIS
Editions Hauteur
d'homme,
172 pp., 18 €.



«Dans une petite localité, nommée Le Monastier, sise dans une agréable vallée de la montagne, j'ai passé environ un mois de journées délicieuses.» Ainsi commence,

L'Institut du monde arabe présente

Art moderne et contemporain de 1950 à aujourd'hui

Lumières du Liban

Exposition du 21 septembre 2021 au 2 janvier 2022

Institut du monde arabe, 1 rue des Fossés-Saint-Bernard Place Mohammed V, 75005 Paris | imarabe.org